

# Le «Da Vinci Code», version gay

**BRUXELLES** Des morts dans une drôle de mise en scène, inspirée de l'Illiade, des tableaux du Louvre remplacés par de fausses toiles... Et puis ce mystérieux or d'Alexandre, offert à l'Athéna Pronaia de Delphes et volé par les Gaulois. L'historien helléniste Stéphane et son compagnon Philippe, tétraplégique, mènent l'enquête. Une sorte de «Da Vinci Code», version gay, qui permet de s'instruire tout en se distrayant.

**Une femme tuée d'un coup de javelot. Un autre mort dans une mise en scène tout autant inspirée de l'Illiade. Ce n'est pas courant à notre époque...**

Oliver Delorme: «Non, ce n'est pas courant! Mais je suis historien de l'antiquité et archéologue de formation, alors dans mes livres, il y a toujours un mélange d'histoire très contemporaine et d'histoire ancienne. Je voulais cette fois revenir sur Athéna car je m'intéresse beaucoup depuis mon enfance à la mythologie et à cette déesse. Je suis donc allé fouiller dans l'Illiade et j'y ai trouvé quelques idées qui m'ont semblé bien pour démarrer ce bouquin en fanfare.»

**L'un de vos personnages, Philippe, est tétraplégique. Vous nous livrez des détails vraiment très intimes de la vie d'un handicapé. Vous vous êtes bien renseigné?**

«Lors d'une séance de dédicace d'un de mes précédents livres, à Reims, j'ai fait la rencontre d'un lecteur en fauteuil roulant. Un monsieur tétraplégique, qui a eu l'air de trouver bizarre que je lui parle normalement, comme à quelqu'un de valide. Petit à petit, un dialogue s'est établi et une amitié est née avec cet homme, à qui je dédie d'ailleurs le livre. Je le voyais vivre, je voyais les difficultés auxquelles il était confronté, et j'ai senti la nécessité intime d'écrire ce qu'était la vie d'un handicapé aujourd'hui. Seulement, je ne pouvais pas écrire cela simplement en le regardant. S'il n'acceptait pas de me parler de son handicap, de répondre à des questions, y compris sur des choses très intimes comme la sexualité, je trouvais que ce n'était pas la peine parce je ferais quelque chose de très distancé. Il a été d'accord. J'ai donc commencé à écrire et à chaque fois que je me trouvais face à une question, je prenais mon téléphone et je la lui posais. Mon personnage Philippe n'a rien à voir avec lui. Il n'a pas du tout la même vie. Mais tout l'aspect humain, la manière d'aborder le monde, la manière

de le regarder... Tout cela vient de cette rencontre. J'ai pu écrire ce livre grâce à lui.»

**Vous espérez aussi briser un peu les tabous en mettant en scène un personnage tétraplégique, homosexuel de surcroît?**

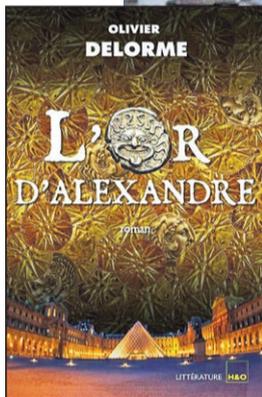
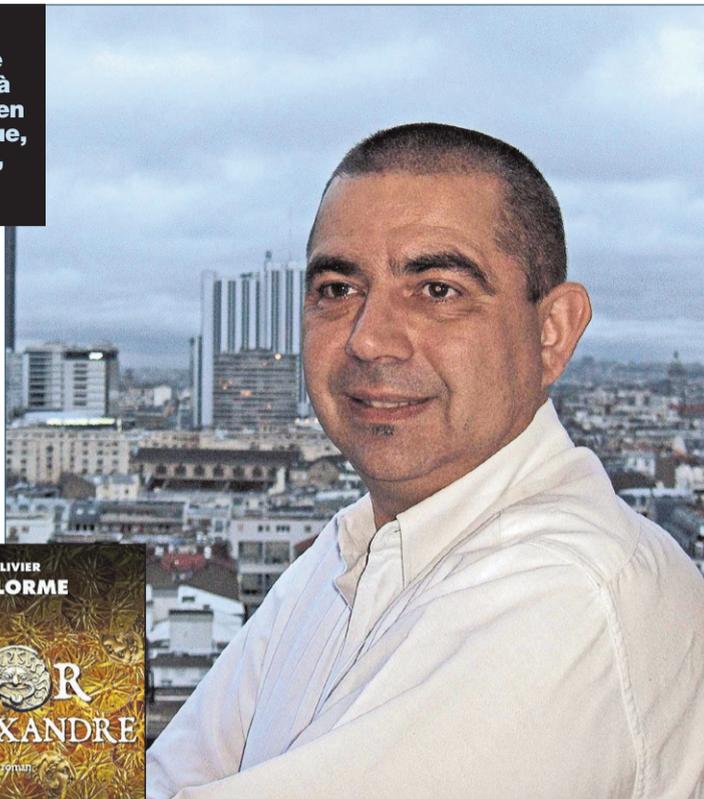
«Cela a toujours été l'un de mes buts en écrivant. Mes ancêtres en littérature, c'est d'abord Voltaire, qui disait qu'il voulait écrire pour agir. Je suis un peu comme cela moi aussi. Il y a des choses qui me révoltent. Dans mes livres, j'essaie toujours de faire passer mes indignations à travers mes personnages. Et par là, j'espère briser des tabous, en finir avec des lourdeurs de notre société.»

**Il est aussi question dans votre roman d'œuvres volées et de faux au musée du Louvre. Vous qui y avez travaillé, vous pensez qu'une telle chose est possible?**

«J'ai travaillé au service pédagogique du Louvre et je suis allé visiter les réserves où un meurtre se passe dans le roman. Je ne sais pas si c'est exactement possible car il y a toujours une part de fiction, mais quand je vois qu'il y a trois mois, des gens sont rentrés nuitamment au musée d'Orsay et ont donné un coup dans un tableau, je me dis que je ne suis pas totalement en dehors de la réalité. Dans le livre, les œuvres authentiques sorties des réserves pour être prêtées à l'étranger et les faux parfaits qui les remplacent sont substitués avec des complications à l'intérieur de la maison, donc je pense que c'est crédible en tout cas.»

**Vous nous baladez du Louvre en Grèce et en Croatie. C'est un peu votre version à vous du «Da Vinci Code»?**

«On a déjà dit cela du précédent! Et je n'ai toujours pas lu le «Da



Vinci Code'. Mais je suis historien et je trouve qu'avec le roman, on peut dire des choses

sur l'histoire dont on est persuadé et qu'on ne pourrait pas dire dans un livre d'histoire. On fait toujours référence au «Da Vinci Code» mais «Les trois mousquetaires» et «Le Comte de Monte-Cristo» d'Alexandre Dumas jouent aussi avec l'actualité, le mystère, des choses qui viennent de l'histoire. Une des raisons pour lesquelles je me suis passionné pour l'histoire est que j'ai lu des romans historiques dans mon enfance. À côté de cela, je suis un passionné de Grèce donc j'ajoute toujours aussi une touche de Grèce dans mes bouquins. Et puis je ne suis pas très catholique, donc il y a aussi toujours un aspect très polémique vis-à-vis de l'Eglise. Il y a sans doute là des rapports avec le «Da Vinci Code» — et j'aimerais bien faire les mêmes tirages (rires) — mais ce n'est pas du tout une source d'inspiration pour moi.»

**Il est aussi question d'un exceptionnel ensemble d'orfèvrerie hellénistique, l'or d'Alexandre. Cet or existe-t-il**

**vraiment?**

«L'affaire de l'attaque du sanctuaire de Delphes par les Gaulois est un fait historique. Si vous allez à Delphes, vous y verrez d'ailleurs toujours le temple d'Athéna, à l'entrée du sanctuaire, sur lequel se trouve un gros rocher que les dieux auraient fait tomber pour arrêter les Gaulois. On retrouve cette histoire chez beaucoup d'historiens antiques. On y retrouve aussi que cet or a été rapporté à Toulouse et que les Gaulois ont été décimés par la peste sur le chemin du retour pour avoir commis le sacrilège de voler de l'or qui appartenait aux dieux. Et effectivement, cet or aurait ensuite porté malheur à quiconque l'aurait touché. Ce qui est de mon invention, c'est que cet or aurait été offert par Alexandre le Grand à Athéna. Et puis aussi qu'il réapparaît sur le marché de l'art et qu'il est acheté par le Louvre. Mais après tout ce qu'on a vu ces dernières années sur le marché des antiquités, tout cela demeure parfaitement possible.»

**Votre roman permet donc de se cultiver tout en se distrayant?**

«C'est un de mes buts en effet! À l'origine, je suis un enseignant

d'histoire donc j'aime bien éveiller la curiosité. J'essaie de faire rentrer l'Histoire avec un grand H dans une histoire.»

**Vous écrivez «ouiquende» au lieu de «week-end», «coquetèle» à la place de «cocktail». Vous menez un combat contre les anglicismes?**

«Oui! Je suis un francophone et un militant de la francophonie. Je considère que nos gouvernements depuis un certain temps l'ont trahie. On se gargarise de francophonie. On tient des grands sommets qui coûtent très chers, mais à côté de cela on a fait de la francophonie une pompe à fric, tout en privant de moyens les gens qui, sur le terrain, se battent pour elle. Je pense que quand on est Français, il faut être très modeste. J'aime beaucoup la Belgique, le Québec, la Suisse. On y parle le français mieux que chez nous. Peut-être parce que ce sont des pays où il y a un bilinguisme. Je ne suis pas contre les anglicismes. Je pense qu'il y a entre les langues un jeu d'échange naturel. Mais on est dans une période où le monde anglo-saxon bénéficie d'une hégémonie écrasante. D'ailleurs, l'anglais qui se parle dans le cadre de cette hégémonie est un anglais très basique. Mon compagnon est traducteur. Il passe sa vie à traduire en français un mauvais anglais écrit par des Français, des Néerlandais, des Italiens. Je ne suis pas contre les échanges. Il y a plein de mots qui viennent du français et qui reviennent par l'anglais. C'est l'histoire de la langue. Je pense simplement que l'on doit passer par une phase d'appropriation. L'échange n'est vraiment un échange qu'à partir du moment où la langue s'approprie un mot étranger et qu'il prend une orthographe française. Comme spaghetti prend un 's' en français et pas en italien. Cela m'énerve d'entendre des gens employer des anglicismes stupides quand il y a un mot français tellement évident pour dire la même chose, par une espèce de snobisme ringard. Je trouve cela vulgaire. Aussi vulgaire que Sarkozy.»

Propos recueillis par Christelle Dyon

«L'or d'Alexandre», d'Olivier Delorme, éditions H&O, 448 pages, 23 €

www.olivier-delorme.com

## ROMAN

### Quatre femmes à la recherche d'elles-mêmes

Léa, Cécile, Victoria et Magali. Quatre femmes, quatre amies proches de la quarantaine qui se sont éloignées d'elles-mêmes au fil du temps, sans trop s'en rendre compte, pour mener une vie à l'apparence parfaite. Un jour, dans une cave mystérieuse, elles rencontrent un homme qui va faire toute la différence. En sept rencontres, il va semer le chaos dans leurs existences confortables et leur rappeler qu'elles ont oublié d'être femme. Troublées, bouleversées et assoiffées de liberté, chacune va se cher-

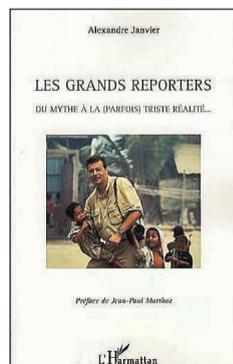


cher, laissant de côté leurs certitudes et chamboulant du même coup celui qui partage leur vie. Dans ce roman, son premier, Isabelle Bary évoque les femmes avec beaucoup de justesse. Sous sa plume, ses quatre «Desperate housewives» partagent des questionnements, des peurs et des doutes dans lesquels bon nombre de lectrices, mais aussi de lecteurs, se retrouveront au moins un peu. (gp)

«Le cadeau de Léa», d'Isabelle Bary, éditions Luce Wilquin, 256 pages, 20 €

## ESSAI

### Dans les coulisses des reportages



Quand on pense aux grands reporters, on se souvient surtout des images de Florence Aubenas, de Georges Malbrunot ou de Christian Chesnot en captivité en Irak. Ces images conduisent le public à se demander ce qui pousse les reporters à mettre leurs vies en danger pour couvrir des conflits aux quatre coins du monde. Pour dépasser les idées reçues et pour casser parfois certains mythes, Alexandre Janvier s'est plongé dans le monde des grands re-

porters pour nous expliquer les évolutions de leur métier mais aussi ses difficultés et ses coulisses. Remarquablement documenté grâce aux nombreuses rencontres que l'auteur, un jeune journaliste radio, a collectées patiemment, ce livre offre une synthèse complète et mise à jour du monde de l'univers des reporters. On est bien loin de l'image des «Tintins en goguettes» à l'égo surdimensionné. On découvre un travail difficile confronté aux dangers mais aussi aux travers de notre société de plus en plus hypermédiatisée qui ne laisse plus le temps à ces témoins de notre temps de couvrir les horreurs de notre époque. Un livre et des vies à découvrir. (fr)

«Les grands reporters. Du mythe à la (parfois) triste réalité...», par Alexandre Janvier, Éditions L'Harmattan, 246 pages, 26 €